

La Belgique, Laboratoire de Paix

La Belgique qu'on pourrait appeler « romantique » n'existe pas pour ceux, comme moi, qui n'ont pas connu la guerre. Pour d'autres, qui se sont battus autour d'un drapeau, elle a existé. Certains ont donné leur vie pour affirmer son identité et son intégrité. Et ce n'était pas pour eux du « romantisme », comme on peut le dire avec le recul. Le combat répondait à la nécessité impérieuse de défendre ce qui faisait le socle commun de leur existence : la communauté nationale. Quand on l'a défendu contre un ennemi extérieur, on est peu porté à en gommer les contours.

Les générations plus jeunes n'ont pas ce romantisme. Elles n'ont connu que la paix, pour laquelle il existe moins de recettes que pour l'art de la guerre. Elles n'ont, d'ailleurs, que peu hérité d'une mémoire nationale, d'un « sentiment Belgique », sentiment intime, presque charnel, que donne l'appartenance à un pays. La raison en est simple. Si ces générations n'ont pas hérité de l'idée de la Belgique c'est que, simplement, l'héritage était relativement mince. 175 ans d'histoire ne font pas une légende. Être une plaque tournante du commerce, des idées et des guerres en Europe ne suffit pas à créer un mythe. À côté de ses grands voisins qui chérissent et cultivent leur identité nationale depuis parfois mille ans, la construction belge, fragile, abstraite, complexe, utopique peut-être, mais intelligente, n'a pas suffisamment de poids pour qu'on lui voue un culte pareil à celui que les Français ont pour la France, les Anglais pour le Commonwealth...

On pourrait s'en attrister. Il me semble au contraire que c'est une chance, et il ne faut pas la galvauder trop vite, cette chance, car elle est rare et, à mon sens, porteuse d'avenir car précurseur des expériences que feront d'autres pays dans les décennies à venir. Pourquoi est-ce une chance ? Parce que la Belgique est un Laboratoire de Paix. C'est une de ses rares définitions positives (il y en a tant de négatives...). Un laboratoire de paix est un endroit intéressant où l'on recherche les solutions du futur. On y invente des manières inédites de vivre en commun. On expérimente, on fait des erreurs, on innove, on vérifie, on ajuste sans cesse. Il est évidemment loisible de penser qu'il est plus agréable de vivre dans un milieu homogène où l'on parle une seule langue, où l'on partage la même couleur de peau, les mêmes habitudes alimentaires, les mêmes réflexes, la même télévision. Pour ma part, je ne le crois pas, l'atmosphère « entre soi » étant par trop confinée, mais ce n'est là qu'une question de goût. Or au-delà des croyances et des goûts, il demeure un fait : un milieu homogène est un fantasme rétrograde. Rien de tel n'existe plus, chaque année contribue davantage au métissage des cultures et des langues. Le sentiment national est un vieil affect qui a peut-être donné des émotions fortes et patriotiques à des gens très respectables, mais qui a aussi armé et tué de pauvres gens qui ne connaissaient que leur village. Toute l'Europe d'après-guerre, c'est-à-dire l'Europe de la Paix,

s'est construite pour faire évoluer les sentiments nationaux vers de nouvelles formes d'existence, moins guerrières. Bruxelles est sa capitale, microcosme multiculturel en lequel se reflète la diversité du macrocosme européen.

Penser en Belgique de façon contemporaine, c'est, me semble-t-il, assumer l'existence de ce pays comme un Laboratoire de Paix. Agencement unique, plus intéressant qu'une Nation ou qu'une bi-Nation. Moins belliciste, plus créatif, moins arrogant, plus complexe, assurément drôle. Jusqu'à présent, on a suivi la bonne voie, mis à part les velléités séparatistes. Car les séparatistes et les identitaires wallons ou flamands, d'un côté comme de l'autre du « filtre » linguistique (ce n'est pas une frontière, il faut plutôt la voir comme un test pour mesurer le degré de curiosité des impétrants) qui veulent quitter ce laboratoire, n'inventeront rien ; ils réitéreront une expérience solitaire que tant de pays sur cette planète ont voulu mener à bien : le destin national... Pauvre destin qui, sur le plan de l'histoire, est aussi peu audacieux que *déjà-vu*. C'est transformer l'or en plomb, alchimie inversée...

Conserver le laboratoire belge est la bonne idée. Encore faut-il savoir comment. Quelles en sont les règles ? Sans entrer dans les détails (alors que dans un laboratoire, les détails sont tout !), j'aimerais juste partager ici cette réflexion : ce qui pourrait ruiner l'expérience Belgique, ce sont les images. Non pas qu'il y en ait trop peu... Il y en a au contraire beaucoup trop, et là où il ne devrait pas y en avoir, autour des gestionnaires de ce Laboratoire de Paix, formateur, informateur, négociateur, explorateur (tout un protocole compliqué qui sonne très bien dans ce type d'organisation). L'imagination a toujours été extraordinairement créatrice en Belgique. Ce pays a engendré Magritte, l'homme à l'imagination la plus décalée de l'histoire de l'art. Mais un homme ou une femme politique, qui ne peut se permettre d'être décalé ni surréaliste, ce qui est électoralement contre-productif, s'il veut être imaginaire, n'a souvent qu'un choix, le choix de la facilité, et c'est le mauvais choix : colporter des images. On les a beaucoup entendues, ces images : le « travailleur », le « fainéant », le « profiteur », le « riche », le « pauvre », l'« outragé », le « peuple à défendre », la « minorité oubliée », le « performant », l'« arrogant », l'« excessif »... On dirait les titres de romans pédagogiques des années 1880. Or ces images, outre qu'elles sont fausses et sommaires, ont pour effet pervers de passionner le débat. Mais le débat ne porte pas sur les images. Les gestionnaires de ce Laboratoire de Paix n'ont pas à se prononcer sur les imaginaires des nombreuses populations vivant en Belgique, ni même à relayer ces imaginaires. Ils sont là – et il faut saluer leur courage et souvent leur dévouement- pour gérer ce pays sans passions inutiles, même si ces passions devaient leur sembler électoralement payantes. C'est une maturité politique très particulière qui leur est demandée. Le débat, il ne faut pas se le cacher, est surtout technique (questions financières, de compétences, d'extension du pouvoir de gestion, etc.) et politique (bien que, jusqu'à présent, les idéologies politiques aient, elles aussi, été traitées de façon sommaire et dichotomique,

capitalisme de type anglo-saxon au Nord, socialisme clientéliste post-industriel au Sud). Entre gens de bonne volonté, il devrait être possible de régler ces questions. Mais si les images et les passions viennent encore le perturber jusqu'à ce que renaissent les anciens et fatigants étendards, alors ce Laboratoire de Paix risquera de rater une chance historique. La Belgique, comme la Paix, n'est pas un acquis. Elle est à continuellement inventer, et c'est ce qu'il y a d'attachant en elle.

Courage donc, Mesdames et Messieurs les politiques, encore un effort, et prestement, nous aimerions beaucoup reprendre nos expérimentations...

Pascal Chabot
Philosophe